

Chapitre 7

Dans l'enfer de la Guyane.

Les deux hommes ont la démarche chaloupée des marins à terre. Leur mise fait un peu trop apprêtée et leurs bottes de mer jurent avec leurs tenues de « plaisanciers » aisés. Le plus grand des deux arbore un canotier digne des bords de la Marne et sans aucun rapport avec les coiffures de bourgeois de Guadeloupe. L'autre, également vêtu d'un costume de lin léger qu'on n'enfile que lors des réceptions en ville, arbore un chapeau de canotier en paille tressée avec art. Tertullien et moi échangeons discrètement un regard intrigué. Théophile s'avance la main amicalement tendue.

- Monsieur Sarkis, je suis heureux de vous rencontrer. Mais vous voilà mis comme le Roi George. Je note toutefois que vous faites honneur à la chapellerie française. Je vous salue aussi M. Farraj. Comment se passe votre installation dans notre île ? Permettez-moi de vous présenter deux ingénieurs géomètres qui bien que français nous arrivent d'Amérique, mon cousin le baron Pierre-Hubert de Berdeilhe et son associé et ami, M. Tertullien Ramade. »

Nous saluons les deux hommes qui nous tendent la main. Leur poignée de main est onctueuse comme un tango argentin. Les deux hommes dégagent une fragrance de jasmin qui semble venir de la Bandoline¹ laquelle oint leurs cheveux. En détaillant discrètement leur mise, je note que le plus grand, M. Sarkis, arbore une chaîne de montre vraisemblablement fabriquée par un bijoutier syrien. J'ai hérité de mon père une de chaîne de la même maille qu'il avait achetée au port syrien² de Beyrouth. D'ailleurs, Sarkis est un nom très répandu en Syrie. En ce qui concerne Farraj, le nom sonne davantage arabe et je pense qu'il doit aussi se trouver en Syrie. D'ailleurs j'ai appris qu'une délégation de Syriens est arrivée à Paris pour rechercher des colonies françaises ayant besoin d'immigrants. Cette délégation est essentiellement composée de chrétiens syriens et de quelques alaouites, ces groupes ayant à souffrir de l'occupation turque. En effet les janissaires favorisent des musulmans sunnites et les adeptes de la secte des derviches aux dépens des chrétiens et des chiïtes. Dont font partie les alaouites. Par tradition familiale, parce que mon oncle qui avait été instruit sur ses sujets par mon père, j'ai appris à avoir une idée assez nette de ces questions. Mais je me garde bien d'évoquer ces sujets avec les deux nouveaux arrivants. Qui parlent un français très académique avec un accent oriental aux r roulés. Nous laissons passer devant nous les deux Syriens et Théophile qui marchent vers l'entrée de la salle du bar du club en devisant de tout et de rien. Ce qui m'intrigue, c'est que les deux autres personnages ne nous suivent pas. Ils ont été pris en charge par le passeur qui a conduit tout le monde à terre et tous les trois sont partis vers la case de la cuisine et de la salle à manger du personnel. Grand mot pour qualifier les cinq personnes qui travaillent comme employés pour entretenir le club et servir les repas et consommations.

J'en parle à voix basse à Tertullien. Ce sont, me dit-il, les matelots du propriétaire des deux bateaux de régates. Ils accompagnent les locataires et leur servent d'équipiers si les locataires connaissent la manœuvre. Je fais remarquer qu'ils sont blancs et Tertullien me répond d'un air amusé que ces quelques emplois apparus depuis peu sont une source d'embauche pour quelques blancs-Matignon qui étaient matelots pêcheurs sur des botes et ont préféré une vie moins dure que celle de matelots blancs sous les ordres de patrons pêcheurs saintois ou mulâtres de la Guadeloupe. Les places sont chères parce que si le salaire n'est pas mirobolant, les locataires sont généreux en pourboires si on sait se faire apprécier. Et le rythme de vie est plus agréable. En effet ces bateaux ne servent que de jour et surtout pour

¹ La Bandoline est une gomina inventée au milieu du XIX^e siècle et qui a précédé la Brillantine.

² À l'époque le Liban n'existe pas et la Syrie est englobée dans l'empire turc.

« faire des ronds dans l'eau ». Seulement la société qui s'est créée ne dispose encore que de six bateaux. Et douze marins en sus des dix ouvriers d'entretien. Tertullien a demandé à Samuel des nouvelles des gens qu'il connaissait de l'époque de son mariage et le maître d'hôtel lui a indiqué entre autre ce petit changement dans la vie des blancs-Matignon. C'est l'un des fils Duquesnoy qui, ayant pris ses distances d'avec son père, a eu l'idée de monter cette petite entreprise. Il est paraît-il en cheville avec le propriétaire d'une compagnie de Goélettes de New York. Ce dernier, voyant baisser le trafic qui lui était confié au profit de ces redoutables concurrents que sont les chaloupes à vapeur, il a décidé de tenter de créer des sociétés de régates qui louent aussi les bateaux. Il en a installé à Atlantic city, il compte en installer en Floride dès que la reconstruction sera avancée et que les gens aisés pourront enfin penser à dépenser leur argent en s'adonnant au sport des souverains de la vieille Europe.

Nous sommes installés autour d'une table de bambou recouverte d'un plateau de palmes de cocotier tressées serré. Un serveur arrive de derrière le bar pour prendre nos commandes. Il nous annonce avoir du planteur frais au rhum blanc et aux oranges ou alors un punch coco juste mélangé depuis moins d'une heure. « Il est encoë dans les cocos » nous précise-t-il. Théophile questionne le brave garçon.

- Qui rhum est-ce ou ni, Duquesnoy ou Bologne ? [*Quel rhum as-tu, du Duquesnoy ou du Bologne ?*]

- Moin ni les déé, Mussieu. En ki pour rhum vié-la moin ni en ki Bologne. [*J'en ai des deux, Monsieur. Ce n'est que pour le rhum vieux que je n'ai que du Bologne.*]

- Ban moin on ti-punch et pi lime. Ou pa ka mété twop siwop et ou ka ban moin on grand tasse l'eau aussi. [*Donne-moi un « ti-punch » avec de la lime. Ne met pas trop de sirop et donne-moi avec un grand bol d'eau.*]

Tertullien demande un planteur et moi je me décide pour un Punch-coco. Farraj et Sarkis hésitent. Sarkis se décide.

- Est-ce que je puis avoir un jus d'orange. Pas un planteur. Juste le jus d'orange sans sirop ni rien d'autre. »

Comme pour s'excuser il nous dit se méfier des effets du rhum consommé au soleil. En plus il connaît les dangers du punch-coco et trouve les planteurs trop sucrés. Farraj, quant à lui, se range au choix de Théophile et se décide pour un ti-punch. Tandis que le serveur retourne derrière son bar pour préparer la commande, Sarkis jette un regard périphérique et se penche vers Théophile. « Vous pouvez parler devant mon cousin et son associé. Ce sont eux qui prospectent ce que vous savez dans les anciens États confédérés. » Tertullien semble n'avoir rien entendu et moi je fais une fois de plus la « poker face ». Alors Sarkis déboucle une large ceinture cachée sous sa veste de lin. Il la pose sur la table. Elle est visiblement assez lourde et épaisse. Mais lourde parce qu'elle contient quelque chose glissé entre deux épaisseurs du cuir tanné à l'orientale. Le serveur revient avec un plateau de bois peint garni de verres et de bols. Il y a aussi une aiguière en étain couverte d'une buée qui donne une sensation de fraîcheur. Une fois le serveur reparti, Sarkis étire le ceinturon sur la table et le retourne extérieur contre le plateau. Un fin lacet de coton apparaît qui traverse des anses en argent et va de presque un bout à l'autre du ceinturon. Il défait le nœud de l'un des bouts du lacet et tire sur le fil libérant la bande de cuir recouvrante. En fait l'intérieur du ceinturon est fait de deux bandes de cuir qui se chevauchent. L'une porte les anneaux en argent lesquels traversent l'autre bande. Le lacet passe dans les anneaux ce qui ferme une sorte de poche longue que Sarkis vient d'ouvrir. Là, dans cette poche apparaissent à mes yeux curieux une rangée de rondelles dorées alignées en zigzag et jointives.

- Voici mon cher Théophile le règlement de notre commande. Comme vous me l'avez demandé, vous avez ici l'équivalent de mille francs or en napoléons de 20 francs, en souverains Victoria et en pièces de 20 dollars or. De 1860 pour être sûr qu'elles soient de bon

aloi. Et voici le catalogue numismatique de ces monnaies pour que vous puissiez contrôler qu'elles ne sont pas... rabotées. »

Il présente à Théophile une feuille timbrée du payeur général de Basse-Terre laquelle porte un tableau à trois lignes et cinq colonnes. Chaque ligne porte dans la première colonne le nom d'une monnaie, en seconde colonne le diamètre nominal en millimètres, en troisième colonne la masse d'alliage qu'elle doit contenir, en quatrième colonne l'aloi à contrôler à la pierre de touche et en dernière colonne la masse d'or pur que cela représente. De là où je suis, je vois que les trois monnaies ont des dimensions bien différentes. Si les souverains et les napoléons semblent assez similaires, les dollars sont bien plus gros.

<i>Monnaie</i>	<i>Diamètre en mm</i>	<i>Poids en grammes</i>	<i>Aloi en %</i>	<i>Or pur en grammes</i>
<i>Napoléon</i>	<i>21</i>	<i>6,45</i>	<i>90</i>	<i>5,80</i>
<i>Dollar</i>	<i>34</i>	<i>33,44</i>	<i>90</i>	<i>30,10</i>
<i>Souverain</i>	<i>22,05</i>	<i>7,98</i>	<i>91,67</i>	<i>7,32</i>

Théophile appelle le serveur.

- Aille chéché mallette-la ban moin, ti-mâle. [*Va me chercher la mallette, mon garçon*]. »

Le « ti-mâle » jette un coup d'œil sur la table, hoche la tête et repart à son bar derrière lequel il disparaît. Il revient presque aussitôt avec un coffret en mahogani, cet acajou d'Amérique du Sud, aux garnitures en laiton bien astiquées. Théophile ouvre la boîte et j'y découvre une balance Trébuchet démontée et un comparateur Palmer. Cet instrument a été mis au point il y a presque vingt ans et permet de mesurer de petites longueurs au centième de millimètres. Dans une petite boîte en bois blanc que Théophile ouvre immédiatement se trouvent les pierres de touche.

- Me permettez-vous, M. Sarkis ?

- J'allais vous en prier, M. de Linières. »

Tiens ! Il ne l'appelle plus Théophile...

Théophile prend au hasard une pièce de vingt dollars. Il la frotte contre la pierre de touche qu'il a prise apparemment en toute connaissance de cause. Il observe bien le résultat. Puis il prend une deuxième pierre et regarde à nouveau le résultat. En levant un sourcil il dit à Sarkis : « Apparemment, les Étatsuniens titrent comme les Français, entre 21 et 22 carats. » Il prend ensuite un souverain et le frotte contre une troisième pierre. « Bon, les Anglais, eux, restent fidèles aux 24 carats. C'est parfait, M. Sarkis. Je reste admiratif de la diversité des monnaies auxquelles vous avez accès !

- Que voulez-vous, il faut bien que les pauvres vagabonds que sont les Syriens opprimés par les Turcs trouvent des moyens de voyager.

- Mon bon Sarkis, je vais vous faire... nous faire, devrais-je dire, un petit plaisir rafraîchissant qui vous rappellera le pays. »

Sarkis lève le sourcil gauche tandis que Théophile frappe dans ses mains en un signal convenu avec le serveur. Icelui s'approche avec un plateau portant quatre verres, un flacon de grès et une carafe d'eau fraîche qu'il a remplie à une outre de peau humide placée dans le courant d'air du coin de l'ajoupa. Théophile verse dans les verres en cristal une liqueur transparente qui sent fort l'anis. Ensuite, il fait couler l'eau doucement. L'eau fait blanchir la

liqueur. Je regarde Sarkis et Farraj. Ils sont fascinés et puis ils se regardent et d'une voix tremblante Sarkis dit à Farraj :

- Chouf ! Araq min Souriya ! » [*Regarde ! de L'araq de Syrie !*] Puis se tournant vers Théophile : « *Wéénn chtaraïta haza_l'araq ?* [Pardon où vous êtes-vous procuré cet araq ?]

- Mon cher, les Français aussi voyagent ! Le Capitaine de frégate Hyacinthe Aube, un de mes cousins, a été conduit à faire escale à Lattaquié, en Syrie, avec le bateau qu'il commande actuellement. Notre actuel ministre de la marine et des colonies, le Marquis de Chasseloup-Laubat lui avait demandé comme un service de bien vouloir rapporter en France de l'araq du Mont Liban. Une fois arrivé à Lattaquié, il lui a été impossible de quitter la ville parce que le visa turc ne permettait pas de voyager en Syrie. Alors il a agi de façon très diplomatique et s'est procuré de l'araq sur le port auprès d'un capitaine turc qui en faisait le trafic. Seulement, il a prétendu que c'était pour recevoir un je ne sais quel mamamouchi et l'autre lui a vendu du meilleur au prix du tord-boyaux. Mais il lui a fait promettre de bien dire aux Turcs que c'était lui me fournisseur. Aube a fait entrer à bord un demi-muid³ de liqueur qu'il a fait embouteiller sur le bateau. Ils ont épuisé les réserves de bouteilles vides. Mais lorsqu'il est passé en escale à Basse-Terre sur sa route vers l'Île de Pâques, Hyacinthe a laissé une vingtaine de bouteilles au gouverneur de la part de Chasseloup-Laubat. Il en avait aussi pour la famille et m'en a offert quelques-unes. J'en ai une pour chacun de vous. »

Les deux hommes sont trop émus pour parler mais ils se reprennent et Sarkis remarque : « Hyacinthe, cela signifie la jacinthe. Chez nous c'est un nom de femme.

- Effectivement, mais chez nous c'est un prénom d'homme. Mais ses prénoms sont en fait Hyacinthe Laurent et Théophile ; Théophile comme moi et il se fait appeler Théophile.

- En tout cas, Théophile, nous vous sommes reconnaissants de votre confiance. Vous avez accepté de nous livrer les marchandises avant le paiement. Et vous nous faites grand plaisir avec l'araq. Nous allons retourner à Pointe-à-Pître. Cela a été un plaisir de faire la connaissance de votre cousin et de son associé. »

Je souris et lui tend la main. Il la prend entre les deux siennes et je lui dis, dans l'arabe que j'ai appris de mon père étant encore enfant puis de mon oncle lorsque je fus devenu son pupille : « *Tacharraft⁴ bi maèrifatikoumâ ya sayidy.* »⁴ Il me regarde en souriant et se tournant vers Théophile : « Vous m'aviez caché qu'il parle l'arabe d'Orient !

- Je vous assure, Sarkis, que j'ignorais ce talent. Mais je sais qu'il parle le catalan, un peu le castillan et ici il a appris à parler le créole en moins de deux mois.

- Heureusement que nous n'avons pas dit de bêtises, Farraj et moi, alors. »

Les deux canots de sport sont à l'amarre mais les équipiers sont déjà à bord. Le bôte du passeur est à quai et les deux Syriens y embarquent. Ce qui est sûr c'est que ce sont eux qui barrent des deux canots de sport, les « Matignons » leur servant d'équipiers. Nous revenons vers la salle du bar. Théophile reste silencieux puis il finit par se décider à parler.

- Quand vous reviendrez de Guyane, vous ferez escale à Basse-Terre. C'est prévu ainsi, du moins par le plan de route du Cacique. Je vous remettrai les dollars que vous verserez là-bas dans une banque que je vous indiquerai mais que je ne connais pas encore. Le sémaphore de la Désirade a transmis un message disant que le Cacique est aperçu à l'horizon. Nous allons rentrer Rue Bébian parce que je pense que votre paquebot sera bientôt en vue de Pointe-à-Pître. Au quartier des affaires maritimes, le fonctionnaire de l'Inscription m'a dit que d'après son registre c'est toujours Kerverdo qui commande le Cacique. C'est un breton et un homme charmant. Il joue remarquablement au bridge et tient au chouchen comme un anatifé tient à un rocher. »

Le commandant Kerverdo a tenu le plan de route prévu. Deux jours après la rencontre avec les Syriens de Guadeloupe, nous embarquons à bord du Cacique. C'est un

³ Environ neuf-cents litres.

⁴ J'ai été très heureux de faire votre connaissance à tous les deux, Monsieur.

bateau moins luxueux que La France mais notre cabine est propre, confortable et, chose importante avec le climat tropical, elle est bien aérée et elle dispose d'une vraie fenêtre et non d'un hublot. En effet nous sommes au niveau du pont supérieur mais notre cabine a sa fenêtre qui ouvre sur le bordé. Aucun pont ne passe devant et aucun promeneur ne pourra masquer la vue que nous aurons sur la mer.

La salle à manger de la première classe est située au centre du pont principal. Les mouvements du bateau sur la mer sont donc de la moindre amplitude possible ce qui accroît le confort de l'endroit par gros temps. Peu sujets au mal de mer, nous ne comptons pas nous faire servir dans notre cabine. Le début du voyage vers la Guyane est agréable mais au fur et à mesure que nous descendons en latitude l'arc que trace l'archipel des Antilles la température s'élève. L'eau douce étant rationnée et réservée à la boisson nous serions bien ennuyés pour nous laver si je n'avais pas eu le soin de prendre dans mes bagages mon récupérateur d'eau douce qui m'avait si bien servi lors de mon voyage à bord de l'Archéon⁵. Avec l'humidité ambiante et les changements de température entre le jour et la nuit, le petit appareil nous fournit presque deux litres d'eau par jour. Assez pour nous raser et faire une toilette de chat. En nous savonnant à l'eau du bord additionnée de savon liquide nous ne consommons l'eau douce que pour le rinçage. Si nous nous rincions avec l'eau du bord qui est en fait de l'eau de mer nous serions rapidement atteints de bourbouille comme nombre d'autres passagers. Avec ce système nous sommes toujours rasés de frais, nous ne sentons pas le renard et nous vivons à peu près confortablement.

Le voyage ne dure que cinq jours et encore à cause de l'escale à Fort de France. Mais notre petit appareil nous servira aussi en Guyane et pour notre voyage de retour. Après environ neuf-cents milles nautiques de traversée nous voici enfin dans la baie au fond de laquelle se tiennent les appontements où accostent les navettes entre les bateaux ancrés en rade et la terre. Le Cacique doit accoster le long d'un quai qu'il va entièrement occuper et dont doivent donc partir auparavant deux plus petits bateaux mixte en fin de chargement. Les passagers ont donc été priés de préparer leurs bagages mais de les laisser dans leurs cabines pour éviter l'encombrement des ponts durant la manœuvre d'accostage. En attendant, le Cacique reste en rade et se maintient en place en se tenant bout au vent la machine battant au ralenti. Tertullien me montre une chaloupe à vapeur qui vient vers notre bateau un pavillon français au mât.

Il s'agit d'une grosse chaloupe rapide aux peintures, vernis et cuivres rutilants, un bateau officiel, à coup sûr. Comme me l'annonce Tertullien, c'est à notre intention que cette embarcation s'approche du Cacique. Échanges au porte-voix entre la passerelle du paquebot et le capitaine de la chaloupe. Le pilote du port n'est toujours pas en vue, mais le Commandant Kerverdo ordonne de faire descendre le bas de l'escalier de coupée au ras de l'eau calme. Nous avons sorti nos bagages en entendant que la chaloupe venait nous chercher. Nous voyageons assez légers ayant laissé nos vêtements chauds à Pointe à Pître. Deux chasseurs du bord prennent une partie de nos sacs et nous descendons la coupée devant eux. Je prends pied sur le pont de la chaloupe avec mon sac, suivi de Tertullien avec le sien et les deux chasseurs restés sur l'escalier de coupée font passer les deux sacs qui restent à un matelot blanc à la mine patibulaire.

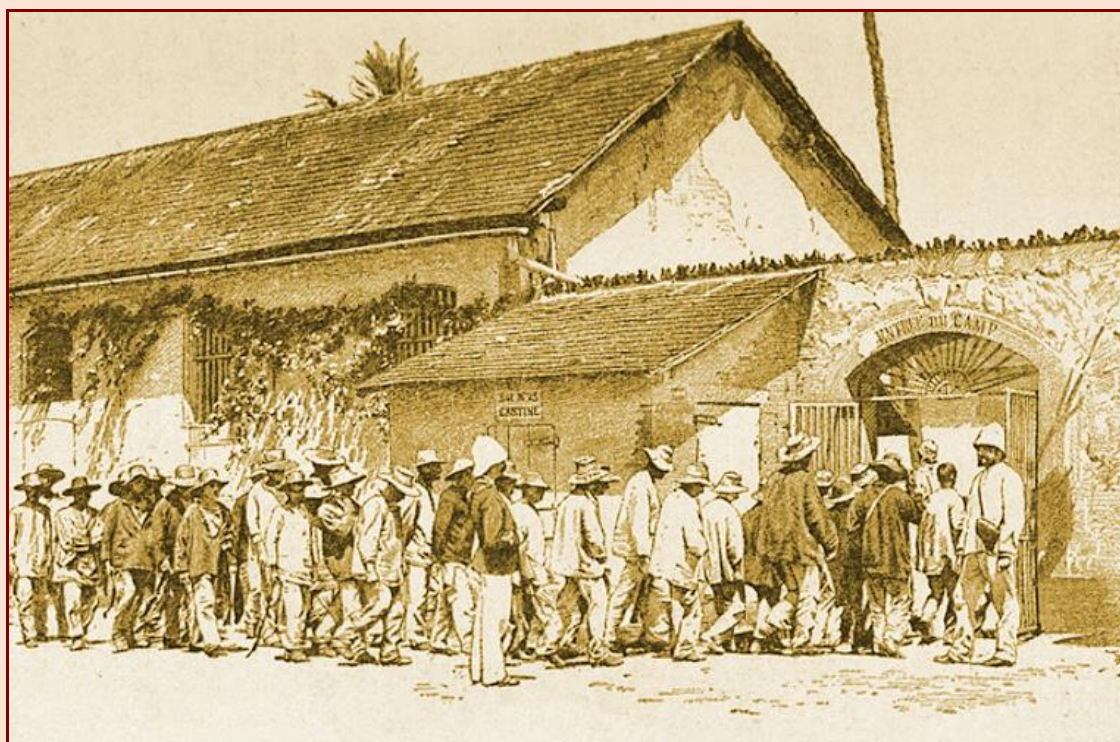
Ceci se fait en moins de deux minutes et tandis que le timonier manœuvre la chaloupe pour nous déborder du Cacique, le patron nous accueille, à la fois aimable et curieux. La chaloupe s'éloigne rapidement et quitte la darse où est installé le port. Elle fait route vers le sud-ouest en taillant de son étrave une eau boueuse venant de l'embouchure de la Rivière de Cayenne qui se jette dans ce golfe à l'aspect peu engageant. Rien à voir avec les plages et baies de la Guadeloupe où j'ai pris grand plaisir à nager du temps où j'y ai été affecté. Certes,

⁵ Voir Nouveaux Mondes, Chapitre Premier.

je ne suis pas en Guyane pour aller aux bains de mer. En tout état de cause je ne me risquerais pas dans les eaux guyanaïses telles que je les vois depuis que le Cacique a approché du port de Cayenne. Nous arrivons à un appontement très bien conçu et solide en bois tropical rougeâtre qui semble particulièrement dur et dense. Les tire-fond en laiton tiennent fermement le platelage sur la charpente et ses lambourdes. L'appontement s'enfonce vers la terre ferme à travers la mangrove de palétuviers et d'algues grasses. Je ne cache pas mon admiration pour ce ponton remarquablement construit et le marin qui nous conduit vers la voiture qui nous attend nous explique qu'il s'agit du travail de forçats qui dans leur vie antérieure étaient des charpentiers et des menuisiers qualifiés. Le malheur s'était un jour abattu sur eux et les avait conduits dans l'enfer de la Guyane.

Nous portons nos sacs nous-mêmes après avoir insisté pour le faire. Une fois installés dans la voiture, nous ressentons la chaleur moite de la terre guyanaïse. Le cocher conduit prudemment sur une piste assez large et la voiture découverte aux confortables huit ressorts ne va pas assez vite pour que le vent de la course nous apporte quelque brise rafraîchissante. L'officier d'escorte qui est venu nous attendre avec la voiture s'évente avec son casque de liège. Il s'est présenté à nous comme étant le Lieutenant Labarthe. Il pourrait être âgé d'une trentaine d'années.

Nous quittons le couvert de la forêt pour parcourir une route plus égale et large où l'attelage peut prendre le trot. L'air de la course nous touche enfin et je me sens mieux. Nous approchons de la ville proprement dite pour nous rendre au mess des officiers de la garnison. Juste à l'entrée du faubourg occidental de Cayenne, notre cocher ralentit à cause d'un encombrement d'hommes à l'entrée de ce qui ressemble à une caserne militaire.



Cayenne 1866. Le retour de la corvée.

- C'est le retour de la corvée », nous explique le lieutenant Labarthe. « Ces détenus sont choisis parmi les forçats pour travailler en ville. On les recrute parmi ceux qui ont eu

pendant un certain nombre d'années un comportement exemplaire. Le travail qu'ils fournissent est rémunéré et ils se constituent ainsi un pécule pour leur libération.

- Je suppose qu'il n'y a pas parmi eux de détenus à perpétuité » demandé-je intéressé au plus haut point.

- Il y a parmi eux d'anciens condamnés à perpétuité dont la peine a été commuée. Mais ceux-là restent interdits de retour en France. À moins qu'une révision de leur peine intervienne, mais c'est très rare. Cela ne peut se faire que sur décision de la cour d'assises qui les a condamnés et à la suite d'un procès en révision. Vous imaginez bien que cela est fort rare, MM. les juges n'aimant ni se déjuger ni déjuger leurs collègues.

- Vous m'avez l'air bien sévère envers la Justice de notre pays. » Je pose la main sur le bras de Tertullien que je sens bouillir. Le lieutenant de la coloniale me répond.

- Mon commandant, cela fait bientôt trois ans que je suis dans cet enfer et j'ai appris à connaître les détenus et les relégués. Mon espoir est que lorsque la République reviendra, on peut toujours rêver, il y aura une abolition de ce nouvel esclavage qu'est la déportation et que les bagnes seront enfin fermés. »

Après un silence lourd, il reprend :

- Mon Commandant, il paraît que vous et M. Ramade venez ici pour recruter des volontaires pour travailler en Amérique. Si c'est vrai, il faudrait que je vous parle. »

Je sens le bras de Tertullien arrêter de vibrer. C'est lui qui répond :

- Nous vous écoutons.

- Depuis trois ans j'ai parcouru tous les camps et îles de cet enfer. Aux Îles du Salut qu'on appelle les Îles du Triangle, et qui se trouvent à une dizaine de kilomètres au nord de Kourou, on a spécialisé les établissements. Sur cet archipel qui a une superficie d'une soixantaine d'hectares, on déporte les condamnés politiques, en général des anarchistes, et des « droit commun. » Sur l'Îlot Royal, qui est l'île la plus grande avec presque trente hectares, on concentre les forçats dits « de dernière classe » à savoir les spécialistes de l'évasion et les criminels récidivistes. Sur l'Îlot Saint-Joseph, de vingt hectares et celui dit l'Île du Diable, de quinze hectares, on met les politiques et des « droit commun » moins dangereux.

Ces îles sont rattachées administrativement à Cayenne. Ensuite, il y a aussi l'île qu'on appelle « l'Îlet la Mère ». Autrefois, au XVII^e siècle, il y avait une compagnie de jésuites. À la fin du XVIII^e, on y a installé une léproserie. Notre cher Empereur y a fait installer un pénitencier l'année de son coup d'État. La vie y est épouvantable, même pour les surveillants et gardiens. Il y a des « politiques⁶ », de gars condamnés aux travaux forcés, et des récidivistes. Il y a quinze bâtiments dont quatorze pour la détention où l'on peut entasser jusqu'à six cents détenus. C'est atroce comme île. Les fièvres tuent ou affaiblissent les détenus. Et les affaiblis finissent par mourir dans les travaux courants ou carrément dans les travaux forcés.⁷

Enfin il y a les pénitenciers de Saint-Laurent du Maroni. Ils sont au nombre de trois : Charvein où on entasse les incorrigibles. On le surnomme « le camp de la mort » tant la mortalité y est grande. Le terrain est essentiellement de la mangrove et du marais. On y fait « marnier » les forçats à des travaux de terrassement inutiles. Huit heures par jour, de sept heures du matin à sept heures du soir avec une pause de onze heures du matin à trois heures de relevée. Cette pause, ce n'est pas pour épargner les condamnés mais parce que le travail des gardiens serait trop pénible pendant ce moment de la journée. Non seulement il fait chaud et humide mais les moustiques, les aoûtats et les serpents sont épouvantables, encore plus qu'aux heures de travail. En plus de ce paradis sur terre, il y a les établissements de Saint-Louis et de Saint-Jean où on concentre les relégués pendant quelques mois ou années avant de

⁶ De nos jours, on dirait : « Condamnés pour atteinte à la sûreté de l'État. »

⁷ Le pénitencier de l'Îlet la Mère a été fermé en 1875 après une épidémie de fièvre jaune qui a décimé la chiourme mais aussi le personnel de l'administration pénitentiaire.

les laisser libres de circuler. En général, ce délai sert à masquer une vérité gênante : il faut cacher les « fins de peine » pour que le personnel français de la colonie ne voie pas dans quel état on a mis des êtres qui étaient encore des hommes avant de passer au bagne. »

Le lieutenant se tait un instant, pensif. Tertullien le pousse :

- Et les relégués comme on appelle ce que vous nommez les « fin de peine », de quoi vivent-ils ?

- Ils travaillent en Guyane. Il y en a autour de Saint-Laurent, de Kourou, de Cayenne.

- Et peuvent-ils aller là où ils veulent ?

- Pas tout de suite après la fin de leur peine. Il faut les... remettre en état. Quand c'est possible. Après on leur donne une lettre de circulation qui ne leur permet pas de quitter la Guyane. Ils ne sont pas très nombreux en fait. La plupart des libérés, ceux qui ne sont pas condamnés avec interdiction de retour en France, rentrent en France par les bateaux affrétés par le ministère de la justice. Les relégués avec lettre de circulation doivent se présenter régulièrement à la brigade de prévôté⁸ de leur lieu de travail à des intervalles fixés par l'administrateur municipal. Tous les mois, toutes les semaines, tous les jours parfois. C'est ce qu'on appelle le contrôle judiciaire. »

Nouveau silence que je romps.

- Et les hommes que nous avons vus... d'où viennent-ils ?

- Des différents pénitenciers. Ils ont échappé à l'enfer pour revenir dans une détention plus... normale. Ils logent dans cette caserne et travaillent en ville. Mais ce sont des détenus, pas des relégués. On a demandé aux différents directeurs de pénitenciers de choisir parmi leurs détenus des ouvriers qualifiés de telle ou telle spécialité pour une durée déterminée. Ils ont soin de ne pas choisir des détenus qui risquent de poser problème. Certains directeurs ont même l'astuce de choisir des interdits de séjour. Cela permet à ces hommes de se faire remarquer s'ils travaillent bien et d'envisager une vie possible pour eux en Guyane une fois qu'ils seront en fin de peine. Ces gens retrouvent une sorte d'espoir dans leur vie et leur moral s'améliore. Ils deviennent des détenus moins difficiles. Leur vie comme celle de leurs gardiens s'améliore. Alors, mon Commandant, si vous voulez trouver des hommes pour aller travailler en Amérique du Nord, choisissez-les parmi ces détenus affectés à la corvée. Vous n'aurez pas à courir la Guyane parce que pour aller à Saint Laurent vous en avez pour au moins une semaine de voyage avec au mieux deux jours sur place. Ici à Cayenne, vous en aurez tout le choix possible sans vous déplacer. Pour mieux les présélectionner, vous pouvez vous adresser au Commandant Longeville. C'est lui qui est chargé de les noter avant de les renvoyer à leur pénitencier en fin de corvée. C'est un militaire strict et il a le souci de ces hommes comme il avait soin de ses soldats lorsqu'il commandait sa compagnie au Sénégal. Quand il a eu terminé ses deux années à la tête de sa compagnie d'infanterie coloniale, il a demandé à partir pour la Guyane. Et comme j'étais son lieutenant adjoint à Tambacounda, il m'a demandé si j'accepterais de le suivre ici. J'ai dit oui. Mais je n'ai pas pu être exactement avec lui tout de suite. Pendant deux ans, j'ai commandé une section d'infanterie et l'année dernière il a obtenu du Colonel qui commande le régiment que mon commandant de bataillon finisse par accepter ma mutation au dépôt de Cayenne. Et j'ai retrouvé mon capitaine. Devenu commandant. Il vit au mess. Il est veuf parce que son épouse est décédée de la malaria à Dakar. Elle était si gentille.

Bon revenons à nous. Je vous conduis au mess. Vous allez vous installer. Et déjeuner. Ensuite, je vous conduirai à la résidence du Directeur de l'administration pénitentiaire. Et puis nous aviserons. Ce soir le commandant Longeville vous a convié à sa table au mess, mais il n'y a pas d'obligation. Il vous suffira de me dire lorsque vous serez installés si vous acceptez

⁸ La prévôté est une unité de gendarmerie qui est chargée de faire la police de droit commun au sein d'une unité militaire déployée en opération.

son invitation. Je vais déjeuner au mess, mais à la salle des officiers subalternes. Vous, vous avez votre table à la salle des officiers supérieurs.

- Arrêtons ces âneries, mon cher camarade. Si notre heure vous sied, nous vous inviterons à notre table.

- Je ne sais si l'Amiral va accepter. C'est lui qui commande toute la garnison de Cayenne et il est très à cheval sur le protocole.

- Ne vous inquiétez pas pour cela. Le baron Pierre-Hubert de Berdeilhe, commandant de réserve du Génie militaire invite qui il veut à sa table. » C'est Tertullien qui est intervenu avec délectation.

Nos deux chambres sont à l'étage et contiguës. Elles communiquent par le balcon qui est en fait une galerie courant tout le long de la façade. Nous nous rafraîchissons dans les coins dont sont dotées chacune de nos chambres. Ces chambres sont bien aérées par des portes fenêtres à jalousies en bois de Guyane. C'est en chemisette de coton du Caroline du nord que nous sortons prendre l'air sur le balcon. On nous y a installé un guéridon et deux chaises pliantes en tek ; sans doute d'Extrême-Orient puisque mon oncle en a rapporté de là-bas qu'il a installées dans la maison du Périgord⁹.

Le vent de la mer apporte un air plus frais que celui que nous avons rencontré au cours de notre course en voiture ouverte.

- Que penses-tu de ce lieutenant Labarthe ? » me demande Tertullien.

- Je pense que c'est un homme qui a le sens de l'humain. J'attends avec impatience de savoir ce qu'il va nous dire au cours du repas. »

On frappe à la porte de la chambre de Tertullien. C'est un chasseur en uniforme blanc accompagné d'un domestique blanc. Il s'adresse à Tertullien :

- Mon Commandant, le déjeuner sera servi dans une demi-heure. En attendant le Premier Maître chef de la réception m'a donné pour instruction de vous faire porter des rafraîchissements. Le détenu Bascouert va s'occuper de vous installer une nappe et les boissons. Bascouert ! Quand tu auras fini, tu reviens à la réception. Et ne traîne pas en chemin. »

Ledit Bascouert s'affaire et nous dresse une table agréable avec une nappe propre en coton de Madras. Il dispose une aiguière en porcelaine de Limoges et une bouteille d'absinthe. L'aiguière suinte de buée d'eau fraîche et la cuillère à absinthe en argent contient déjà un « caillou » ambré cassé dans un pain de sucre. Un sucrier contient d'autres morceaux venant apparemment du même pain de sucre. Au moment où il va se retirer, Tertullien s'adresse à lui.

- Monsieur Bascouert, nous vous remercions. Travaillez-vous ici au mess en permanence ?

- Pour encore quelques mois, mon Commandant. Je suis libérable et comme j'étais maître d'hôtel en France, le commandant Longeville m'a demandé si je voulais venir faire serveur ici.

- Connaissez-vous les gens de la corvée ? Celle que nous avons vue rentrer de la ville en arrivant à Cayenne et en passant devant une sorte de caserne.

- Êtes-vous entrés en venant du ponton de la pénitenciaire ?

- C'est cela même.

- C'est corvée de la voirie. Oui j'y connais au moins un détenu. Un gars qui a de la mentalité et qui a aidé plein de pauvres gars à leur arrivée. À Charvein. C'est l'enfer sur terre ce pénitencier. Eh ben lui, il a tenu et il a aidé plein de gens. Il s'en est tiré parce qu'un jour il a sauvé un gardien qui s'était fait piquer par une tarentule. Une petite tarentule Goliath mais si adulte elle peut atteindre la taille de deux mains déployées, même jeune elle est déjà très

⁹ Dans les familles traditionnelles l'usage veut que l'on nomme « maison » ce qui peut être un manoir ou un petit château.

grosse. Eh bien en remerciement, Tarentule – c'est son surnom – a été muté comme « auxi » au camp d'hébergement de la corvée.

- Auxi ?

- Oui mon commandant. Un auxi, c'est un auxiliaire, comme moi par exemple. Un détenu qui travaille pour la prison. Un travailleur qui se fait un petit pécule en faisant des travaux, en portant les repas, en travaillant à la cuisine ou à l'atelier d'entretien. Alors lui, en plus il voit passer tous les gars de la corvée et il les connaît.

- Et son vrai nom, à Tarentule, c'est quoi ?

- Je le connais que par ses surnoms. Avant Tarentule, on lui disait « Le Maître d'École ». Mais le lieutenant de Labarthe doit savoir son nom. Et comme il nous a dit que vous l'avez invité pour déjeuner... Bon moi il faut que je me hâte, sinon c'est la sanction. Ne répétez pas que je vous ai parlé. Normalement dans trois mois, je repars en France. Je ne voudrais pas prendre de la rallonge.

- Bon merci, M. Bascouert. Rassurez-vous, nous ne dirons rien. Un point de détail le Commandant, c'est Monsieur, pas moi. Même si je suis plus âgé que lui. »

Le pauvre Bascouert porte sa main devant la bouche en un geste d'excuse. Avant qu'il pût dire un mot, je lui adresse un geste d'apaisement.

- Il n'y a pas de mal, M. Bascouert. Nous aurons j'espère un moment pour discuter de nouveau avant notre départ. »

Une fois « l'auxi » reparti nous concluons qu'il est urgent d'attendre de nous être entretenus avec Labarthe d'abord puis ensuite avec Longeville.

* *

*

Nous sommes à table avec Labarthe et le serveur du mess vient de nous porter la carte des menus. Labarthe nous recommande des entrées locales, à savoir des accras de morue à la farine de manioc. Comme plat, il choisit de la queue de crocodile et nous conseille, si nous craignons de manger du saurien, le civet de tortue marine au fruit à pain ou à l'igname sauté. Nous sommes penchés sur nos cartes quand une silhouette se dresse près de nous. Je lève la tête vers un officier de marine en « petit blanc ». Aux pattes d'épaules il arbore les deux étoiles de contre-amiral.

- Mes devoirs, Amiral, lui dis-je calmement sans même esquisser de me lever. Il ne daigne même pas me répondre et s'adresse au lieutenant Labarthe.

- Jeune homme, ne vous seriez-vous pas trompé de salle ? »

Tertullien coupe court à l'adresse.

- Certainement pas, Monsieur. Ne sommes-nous pas dans la salle des officiers supérieurs ?

- Si fait. En je ne sache pas qu'un lieutenant fût-il de la Coloniale soit officier supérieur. À moins que l'armée de terre ait une interprétation originale du règlement de discipline générale dans les armées.

- Et supposons que cet officier valeureux soit invité à partager le déjeuner d'un officier supérieur de l'armée de terre et d'un ingénieur géomètre...

- De quelle arme êtes-vous officier supérieur, je vous prie ?

- Du corps des géomètres d'État, Monsieur. L'officier supérieur est Monsieur, précise Tertullien en penchant la tête vers moi.

Je me lève et m'incline légèrement vers le contre-amiral. « Baron Pierre-Hubert de Berdeilhe, Commandant de réserve du Génie Militaire, géomètre-expert du corps des géomètres du cadastre impérial. En mission en Guyane. C'est moi qui ai convié le Lieutenant de Labarthe à partager notre déjeuner. Nous avons à nous entretenir lui et moi avant un dîner de ce soir avec commandant Longeville. »

L'amiral hoche la tête et après un instant de silence me demande si je suis apparenté à feu le commandant de Berdeilhe décédé du choléra contracté aux colonies. Sur ma réponse affirmative, il me souhaite froidement la bienvenue au mess et disparaît.

Nous savourons notre déjeuner. Et entre les plats Labarthe nous brosse un tableau de cette Guyane qui est avant tout la colonie pénitentiaire dans toute sa rigueur sur laquelle vivent en marge d'une part les Français chargés de la faire fonctionner, des fonctionnaires pour la plupart, des commerçants de tout poil acharnés à faire de l'argent sur le dos des administrateurs et... des relégués. Ces derniers sont maltraités aussi par ces Guyanais d'importation que sont les affranchis de l'esclavage lesquels, pour certains d'entre eux, ont su tirer profit de leur liberté nouvelle. Ils sont devenus des colons, à leur tour exploiters de la misère des affranchis moins habiles et surtout, hélas, des relégués contraints de rester près des lieux de leur atroce détention.

Tertullien tente bien d'objecter que lesdits condamnés ont été des criminels endurcis et que leur punition est à la hauteur de leurs crimes mais Labarthe ne l'entends pas de cette oreille. Il plaide pour une justice qui offrirait aux condamnés ayant fini leur peine un espoir de nouveau départ et pour que les travaux forcés ne soient plus une peine capitale plus cruelle que la guillotine parce que n'étant en fait qu'une marche inhumaine vers une mort à laquelle ces pauvres gars n'ont pas été condamnés. Ensuite, il nous brosse un tableau sans complaisance de nos futurs interlocuteurs, à savoir Longeville, puis le directeur de l'administration du Bagne, qui ne bouge presque pas de Cayenne, en enfin le directeur de cabinet du Résident Général. Tertullien pose à Labarthe la question qui lui brûle les lèvres depuis un moment :

- Mon lieutenant, connaissez-vous un détenu dont le surnom est Tarentule ?

Labarthe hésite en nous regardant l'un après l'autre.

- Oui, je le connais. Je suis surpris de voir que vous en ayez déjà entendu parler. C'est un homme assez remarquable. Il était affecté à la corvée de voirie jusqu'à il y a quatre jours. Il vient d'arriver en fin de peine mais il est toujours interdit de séjour en France. Bien sûr son directeur de pénitencier a demandé l'annulation de l'interdiction de séjour. Il l'a fait à la suite d'une série des rapports circonstanciés signés par les divers surveillants-chefs qui l'ont eu sous leur autorité. Partout où il est passé il s'est fait remarquer par son attitude généreuse envers ses codétenus sans pour autant mettre en jeu la discipline pénitentiaire. Cela fait six mois que les demandes sont parties avec avis favorable du gouverneur du bagne et elles viennent de revenir du Ministère de la justice. Refus à toutes les demandes. Sans procès le ministre de la justice a laissé à ce brave homme son statut de « relégué » comme disent les bagnards. Il vient de l'apprendre et cela lui a causé une grande déception. Pour le moment il a de quoi vivre grâce au pécule qu'il s'est fait comme auxi et comme volontaire de la corvée mais cela ne va pas durer longtemps. Mais parlez-en avec le Commandant Longueville.

La chère est bonne et nous apprécions la cuisine du mess malgré notre discussion intéressante avec le Lieutenant Labarthe. Il devait nous conduire à la direction de l'administration pénitentiaire mais le concierge du mess nous intercepte pour remettre un pneumatique du chef de cabinet du Directeur indiquant que le rendez-vous est reporté à demain. Donc après ce déjeuner nous sortons dans Cayenne pour parler de ce que nous avons appris du lieutenant. Nous convenons que nous allons nous orienter vers des relégués pour trouver les quelques chefs d'équipe dont nous avons besoin. Mais surtout que nous tenterons de nous faire indiquer par Longeville comment procéder à notre opération de recrutement.

*

* *

Notre sortie de l'après-midi nous a mis en nage tant l'humidité des rues est lourde. Nous nous rafraîchissons avant de descendre dîner. Nous sommes dans le hall du mess lorsque Longeville se présente. Il est en tenue de la « Coloniale » et dépose son casque colonial blanc sur le comptoir de l'accueil. Le quartier-maître du vestiaire lui glisse un mot discret et l'officier supérieur se tourne vers nous avec un sourire. Il s'approche je nous présente à lui. Nous nous décidons à aller « rincer la poussière » au bar. Mes cousins de Linières m'ont mis en garde contre le rhum de Guyane. Il serait plus sec et moins savoureux que ceux de la Guadeloupe ou de la Martinique. Longeville en convient mais nous recommande une recette brésilienne pour consommer le rhum local, la caipirinha.

- En fait le rhum d'ici est assez proche de la cachaça, cette eau de vie de canne à sucre que produit le Brésil. On peut le boire en caipirinha est c'est assez agréable. Ici en plus la recette du bar est très savoureuse. Et si vous préférez, vous pouvez le boire en long drink en y ajoutant de l'eau à ressort.

Comme je lève un sourcil, Longeville précise qu'il s'agit d'eau gazeuse.

- Mon cher il faut que je vous raconte l'histoire de l'eau gazeuse que nous avons ici...

Et Longeville nous parle de cette eau de source à laquelle un Professeur protestant de la région de Nîmes qui herborisait près de Vergèze s'est intéressé. Elle jaillit à la source de Boullens. Cela se passait en 1863. À la différence des eaux de Vichy, son goût est plus neutre et les abords de cette source ne sont pas marqués de dépôts de calcaire. Il décide d'en mettre en bouteille. Il fait prospérer la source que de plus en plus de gens appellent désormais la Source Perrier. Le professeur Perrier aurait pu faire fortune mais ce n'est pas un homme d'argent. Cette eau commence à avoir des consommateurs inconditionnels. La source existait depuis longtemps mais le professeur Perrier en a étudié les propriétés. Il s'agit d'une eau très saine qui peut être bue sans retenue à la différence des eaux minérales qui servent aux cures thermales. Enthousiaste, Longeville s'étend sur ce médecin qui en plus d'être professeur de médecine est aussi docteur en théologie protestante. D'après notre conteur, alors qu'il était déjà avancé dans l'étude de la médecine le futur docteur Perrier s'est dit qu'on ne saurait soigner les corps sans aussi soigner les âmes. Il se mit donc en tête de suivre des études de théologie en même temps qu'il étudiait la médecine. D'une famille protestante, il a fait ses études à la faculté de théologie protestante. C'est aujourd'hui un théologien reconnu notamment à Montpellier et à Nîmes en plus d'un médecin fameux. Donc conclut Longeville on peut boire sans crainte cette eau qui est arrivée au mess grâce à l'entregent de l'un des administrateurs du mess. Protestant d'Alès, il connaît bien la famille Perrier et ici en marge de ses fonctions au mess, il anime la paroisse protestante de Cayenne dont il est le pasteur.

Nous décidons de goûter une caipirinha rallongée de cette fameuse eau naturellement gazeuse. La boisson est agréable et l'ambiance devient amicale. Longeville, au départ un peu en arrière de la main s'est détendu après nous avoir raconté son histoire de l'eau de Boullens. Apparemment, Labarthe lui a narré par le menu notre rencontre de ce matin et notre repas.

- Mon commandant, il semblerait que vous ayez un esprit libre de bien des préjugés. Ce bon Labarthe que je connais depuis longtemps vous a recommandé de choisir vos candidats parmi les détenus en fin de peine et notamment dans la corvée de voirie municipale. Je ne partage pas son avis. Il serait plus judicieux d'abord de faire un large appel à des volontaires. Combien vous faut-il de gars et quelles sont les compétences que vous recherchez ? »

Je lui expose que pour le moment la Union Pacific nous demandé une vingtaine d'ouvriers poseurs et une demi-douzaine de chefs d'équipe. Point n'est besoin de faire état de la possibilité réelle de devenir contremaître sur les sites de pose. Il est bien évident que si nous trouvions des vaporistes pour machines fixes ou des pontonniers, ce serait une bonne affaire mais l'embauche de ces candidats ne serait confirmée à ces postes hautement qualifiés

qu'après évaluation de leurs compétences et aptitudes. Si le premier recrutement s'avérait satisfaisant, il serait fort possible que les compagnies ferroviaires étatsuniennes ouvrent de nouveaux appels à candidature.

- Le souci viendra de l'administration pénitentiaire. Si vous tentez de recruter des détenus il faut bien comprendre que les directeurs ne laisseront pas partir de détenus sans une décision de justice. Le Gouverneur est favorable à votre entreprise c'est une chance. Mais il préférera que vous emmeniez des gens sans qualification. Votre seule chance de trouver des gens compétents sera de chercher parmi les interdits de séjours en France. Ce qu'on appelle des « fins de peine » assignés en Guyane, surnommés plus communément des "relégués" ».

Nous avons donc pris la bonne décision, Tertullien et moi-même lors de notre promenade digestive. Longeville continue.

- Ces pauvres types n'ont droit à rien, même pas à un permis de travail régulier. Leur seul moyen de survivre est de réussir à travailler comme chemineaux chez d'anciens esclaves affranchis qui ont réussi à avoir pignon sur rue. Là ils font des corvées immondes comme nettoyer les fosses d'aisance ou les canalisations d'évacuation des eaux sales. Certains parviennent à obtenir des heures de tâche pour repeindre les façades de maisons à étage aux endroits les plus dangereux. Et encore, c'est ce qu'on voit en ville. Pour ceux qui sont employés dans les propriétés limitrophes de la forêt, ce sont les coupes et essartages pour créer des clairières destinées aux jardins de plaisance. Les propriétaires blancs se contentent de les escroquer sur les salaires en leur faisant réaliser des travaux d'horticulture dans les conditions dangereuses liées aux animaux sauvages qu'il faut faire reculer pendant les travaux mais les nègres riches y ajoutent en plus la ségrégation antifranaïse et réservent les travaux d'horticulture paisible à des anciens esclaves nègres payés à peu près régulièrement, et les tâches non gratifiantes et dangereuses aux relégués. Nous sommes un certain nombre de militaires à avoir dans notre ligne de mire une famille de commerçants nègres qui tiennent une large bande du commerce de travaux de construction. Ils ont réparti les affaires entre plusieurs frères et se partagent les importations et explorations lucratives.

Là ils emploient dans leurs entrepôts et leurs manutentionnaires du port des relégués qui ne peuvent que travailler de nuit pour éviter les contrôles de l'administration pénitentiaire...

- Pourquoi craignent-ils ces contrôles ? »

C'est mon cher Tertullien qui a presque explosé. Je sens toute une rancœur qui monte du fond de ses entrailles.

- Je vous l'ai dit : les relégués n'ont pas le droit à un travail public ou privé régulier. MM. les administrateurs de la colonie de Guyane ferment les yeux sur des tâches ponctuelles mais cela ne fait pas l'affaire des employeurs. Si on se moque un peu des qualifications professionnelles des manœuvres d'essartage qu'on envoie risquer la mort dans les fièvres et les serpents des lisères de forêt puisque s'ils crèvent à la tâche les autorités ne mènent aucune enquête, en revanche les manutentionnaires de ports sont des gens qualifiés. Souvent ce sont d'anciens manutentionnaires des ports français ou alors des gens qui sont astucieux et qui ont appris le métier sur le tas. Les employeurs tiennent donc à pouvoir continuer à les exploiter, c'est-à-dire à les faire travailler pour tout juste de quoi leur permettre de survivre.

C'est horrible et nous commençons à être exaspérés de ce qui se passe sur le port. En ce qui concerne les forêts, nous avons entendu parler de ce qui s'y passe, mais nous n'avons pas les moyens d'intervenir.

- Mais qui vous renseigne ?

- Un relégué assez remarquable. Il a même été auxi dans un pénitencier puis travailleur affecté chez l'adjoint au directeur des approvisionnements de la pénitentiaire de Saint Laurent. Il a été condamné à perpétuité pour avoir assassiné un banquier de Paris. Mais en fait, je m'en fiche.

- Oui mais nous cela nous intéresse, les raisons de sa condamnation. Nous ne voulons pas traiter avec des bandits irrécupérables. »

Tertullien joue les moralistes mais j'interviens.

- Votre informateur est-il localisé ? Mon ami est assez sélectif sur la moralité des gens. Mais il est aussi capable de comprendre bien des situations.

- Rassurez-vous. Depuis deux ans que j'ai contact avec lui, il a toujours été d'une fiabilité absolue. Il est à mon avis l'exemple même des malheurs que peut générer une erreur judiciaire. Quant à le trouver, il vaut mieux que j'arrange une entrevue. Je suis sûr que vous pourriez gagner beaucoup de temps à l'entendre. »

Je regarde Tertullien. Manifestement remué au début de l'entretien, il semble commencer à se reprendre. Il me regarde à son tour et me fait un léger signe de tête. Cela signifie de toute évidence : « Vas-y, continue ». Fort de son approbation tacite je reprends mon dialogue avec Longeville.

- Nous serions très heureux de le rencontrer. Nous avons besoin de nous renseigner sur les volontaires qui se présenteront.

- Je vais organiser cette entrevue. Mais je vous préviens qu'il faudra être très prudent. Vous aurez contre vous les entreprises délétères de la famille qui est le pire moteur d'un véritable esclavage dont les relégués sont victimes. Je veux dire la famille Biarritz.

- Comme Biarritz ? Sont-ce des Basques ?

- Absolument pas. Ce sont des nègres et mulâtres qui étaient esclaves d'une famille de planteurs basques eux-mêmes plus trafiquants que planteurs. Lors de l'abolition le chef de famille des esclaves a pris comme patronyme celui de la famille de planteurs. Mais si vous cherchez le nom de Biarritz dans les registres de l'état-civil des communes du pays basque français, vous ne trouverez pas de famille Biarritz. L'immigrant qui se présentait sous ce nom s'était manifestement forgé une identité. Mais au début de phase de colonisation de la Guyane, les fonctionnaires du gouvernement n'étaient pas très regardants. Nombre d'entre eux étaient eux aussi des gens qui avaient accepté une mutation aux colonies pour fuir des ennuis divers en France.

Cela n'a pas porté chance aux Biarritz blancs. Quelques semaines après la manumission de leurs esclaves on a retrouvé la maison de la plantation partiellement incendiée et la famille massacrée. L'enquête a conclu à un raid d'indiens de la forêt compte tenu des armes utilisées. Les corps étaient criblés de flèches d'arcs et de fléchettes de sarbacanes aux pointes empoisonnées. Manifestement la mort avait été donnée par un poison local, le curare. D'ailleurs on a retrouvé une flèche qui avait manqué sa cible et la pointe portait une couche de pâte verdâtre. Les prévôts de la gendarmerie ont conclu à une attaque d'indiens et le procureur a classé l'affaire. La plantation était installée trop loin de Cayenne. Seulement, le capitaine de vaisseau Aube qui était gouverneur des bagnes en affectation en poste à terre n'a jamais admis cette conclusion. Un libérable qui servait chez lui comme jardinier lui avait servi une tout autre version de l'affaire : selon lui, ce massacre était une vengeance d'esclaves et ce détenu originaire de Toulon comme le Commandant Aube soupçonnait fortement que les esclaves affranchis Biarritz étaient derrière le crime. Et puis le Commandant est rentré en France pour prendre un commandement à la mer et le détenu libéré est reparti dans sa Provence natale.

Seulement, les Biarritz affranchis ont trouvé mystérieusement des fonds conséquents pour monter leurs affaires commerciales. Et les commerçants locaux, trop contents de faire des affaires et des trafics, en particulier avec le commerce interlope pendant les cinq dernières années, ont fermé les yeux sur une ascension bien surprenante. »

Après le coup de l'étrier sous la forme d'un Armagnac de haute qualité nous quittons le Commandant Longeville. Il nous a donné rendez-vous demain au Bureau de Garnison.